

***Jacques et Marie, souvenir d'un peuple dispersé : le modèle virgilien de Napoléon Bourassa***

***Jacques et Marie, souvenir d'un peuple dispersé (Jacques and Marie, remembrance of a dispersed people): Napoléon Bourassa's Virgilian model***

Irena Trujic

Numéro 92, hiver 2010

À la recherche d'un signe oublié : le patrimoine latin du Québec et sa culture classique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/044943ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/044943ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

En analysant de quelle manière Napoléon Bourassa utilise l'*Énéide* de Virgile comme hypotexte de référence dans *Jacques et Marie* (1866), cet article met en évidence la fonction interprétative du patronage virgilien dans ce roman historique qui relate la Déportation des Acadiens au miroir du destin du peuple troyen, condamné lui aussi à être une *gens sparsa*. Si l'*Énéide* est le modèle clairement revendiqué par Bourassa, une lecture plus approfondie du texte montre, au surplus, que les *Bucoliques* jouent également un rôle dans le système référentiel du roman et donc dans sa signification.

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trujic, I. (2010). *Jacques et Marie, souvenir d'un peuple dispersé : le modèle virgilien de Napoléon Bourassa*. *Tangence*, (92), 83–93.  
<https://doi.org/10.7202/044943ar>

# *Jacques et Marie, souvenir d'un peuple dispersé*: le modèle virgilien de Napoléon Bourassa

Irena Trujic,  
Université de Montréal

En analysant de quelle manière Napoléon Bourassa utilise l'*Énéide* de Virgile comme hypotexte de référence dans *Jacques et Marie* (1866), cet article met en évidence la fonction interprétative du patronage virgilien dans ce roman historique qui relate la Déportation des Acadiens au miroir du destin du peuple troyen, condamné lui aussi à être une *gens sparsa*. Si l'*Énéide* est le modèle clairement revendiqué par Bourassa, une lecture plus approfondie du texte montre, au surplus, que les *Bucoliques* jouent également un rôle dans le système référentiel du roman et donc dans sa signification.

Premier coup d'essai littéraire d'un peintre reconnu, *Jacques et Marie* (1865-1866) raconte la Déportation des Acadiens, l'un des thèmes les « moins exploités de tout le roman historique <sup>1</sup> ». L'objectif de ce roman est double: écrit pour la *Revue canadienne* en difficulté à ce moment-là, Jacques et Marie visait d'abord à « provoquer une hausse du tirage <sup>2</sup> ». Par ailleurs, il permettait à Napoléon Bourassa de poursuivre un objectif moral en rendant justice aux Acadiens, victimes des mauvais traitements des Anglais. L'intrigue en est relativement simple: Jacques et Marie, deux jeunes héros acadiens, s'aiment depuis leur enfance. Craignant le gouvernement anglais, la famille de Jacques prendra le chemin de l'exil; Jacques suivra les siens, en promettant à sa fiancée de

- 
1. Maurice Lemire, « La déportation des Acadiens », dans *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1970, p. 99.
  2. Roger Le Moine, *Napoléon Bourassa: l'homme et l'artiste*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. « Cahiers du centre de recherche en civilisation canadienne-française », n° 8, 1974, p. 133.

revenir l'épouser l'année suivante, lorsque les Anglais seront partis. Celle-ci l'attendra et lui restera fidèle de nombreuses années, même lorsque l'officier George Gordon lui fera la cour. Déportée avec les autres Acadiens parce qu'elle refuse d'épouser un Anglais, elle ne retrouvera Jacques — qu'elle croyait avoir été tué par Gordon — que bien des années plus tard, au cours de son exil.

De façon générale, la critique s'est plutôt intéressée au travail de peintre de Napoléon Bourassa, n'accordant qu'un nombre assez restreint d'études à sa production littéraire. Ainsi, la question de l'existence d'un modèle suivi par l'auteur pour la rédaction de *Jacques et Marie* n'a pas encore été étudiée de façon systématique ; cette question est pourtant particulièrement importante, puisqu'il s'agit d'un premier roman et que celui-ci s'inscrit dans la période de fondation d'une littérature nationale canadienne-française. Andrea Cabajsky estime par exemple que « Bourassa ajuste le modèle de fiction historique standardisé par Walter Scott<sup>3</sup> », et Roger Le Moine pense que « Bourassa pouvait tirer profit des œuvres de ses prédécesseurs. Les romanciers comme les autres écrivains prennent leur bien où ils le trouvent. Mais les influences qui ont pu s'exercer sur lui ont été suffisamment assimilées pour qu'on ne puisse déceler des emprunts évidents<sup>4</sup> ».

Une référence intertextuelle apparaît pourtant dès la première ligne du prologue de *Jacques et Marie* : « On dit que les Troyens exilés donnaient des noms aimés aux lieux inconnus où ils étaient venus chercher une nouvelle patrie<sup>5</sup>. » Quelques lignes plus loin, l'auteur précise que « tous les proscrits sont frères, qu'ils soient victimes des Grecs ou des Anglais, et le génie de l'infortune a partout la même poésie de langage ». Bourassa poursuit la comparaison entre les Troyens et les Acadiens, puisqu'il écrit ensuite que « ces familles étaient venues là, les unes après les autres, comme viennent les débris d'un naufrage sur la même falaise, quand, après bien des vents contraires, une brise continue se met à souffler vers

- 
3. Andrea Cabajsky, « Historical Revision and Colonial Agency : Napoléon Bourassa's *Jacques et Marie* », dans Jennifer Blair, Daniel Coleman et Kate Higginson (dir.), *Recalling Early Canada: Reading the Political in Literary and Cultural Production*, Edmonton, University of Alberta, 2005, p. 86 ; je traduis.
  4. Roger Le Moine, *Napoléon Bourassa*, ouvr. cité, p. 112.
  5. Napoléon Bourassa, *Jacques et Marie: souvenir d'un peuple dispersé* [1866], édition établie, présentée et annotée par Roger Le Moine, Montréal, Fides, 1976, p. 5. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle JM, suivi de la page, et placées entre parenthèses dans le corps du texte.

la terre» (*JM*, p. 5). Enfin, si Bourassa dit avoir «entrepris cet écrit sans forme préméditée, sans modèle adopté» (*JM*, p. 7), il se ravise à la page suivante :

Je m'aperçois qu'il s'en présente un dès mon début, et ce n'est pas le plus mauvais. Virgile a chanté dans l'Énéide les origines merveilleuses de Rome; moi, je vais narrer celles de mon village. Il peut très-bien se faire que les deux Cités comme les deux chantres aient des destinées différentes; mais le poète d'Auguste n'a rien trouvé dans le berceau de la ville éternelle de plus héroïque, de plus pur, de plus digne d'estime et de pitié que le conteur de la Petite-Cadie n'en a vu dans les commencements de celle-ci. (*JM*, p. 8)

L'*Énéide* constitue donc le modèle explicite et revendiqué de *Jacques et Marie*, puisque même le sous-titre du roman, «souvenir d'un peuple dispersé», y fait référence: en effet, *gens sparsa*, qui signifie «le peuple dispersé», est une expression employée par Virgile<sup>6</sup> pour qualifier les Troyens. Aussi s'agira-t-il d'abord, dans cette étude, de montrer comment Bourassa s'inspire de cette œuvre et ce que la référence intertextuelle apporte à son roman; par ailleurs, une lecture plus approfondie du texte montrera que l'*Énéide* n'est pas le seul modèle de Bourassa, puisque l'on trouve également des références à la première œuvre de Virgile, les *Bucoliques*.

## Le modèle épique

Si Bourassa dit s'être inspiré de l'*Énéide* pour composer *Jacques et Marie*, le rapprochement entre les deux textes n'est toutefois pas évident à faire: les intrigues respectives diffèrent passablement, et il n'y a qu'une seule allusion à l'œuvre virgilienne dans celle de Bourassa. Celle-ci se situe au dixième chapitre de la première partie: George Gordon intervient alors que la veuve Trahan — qui loge chez Marie — est malmenée par des officiers anglais; reconnaissante, celle-ci tient à raconter à son sauveur ce qui s'est passé, mais le lieutenant n'a guère envie d'écouter cette «épopée, sans compter l'histoire de quatre générations de Trahan» (*JM*, p. 47). Il écourte le récit de la vieille femme, car il préférerait entendre parler de Marie. Le narrateur commente: «Si cette pauvre Didon n'avait pas voulu écouter Énée davantage, il est

6. Virgile, *Énéide*, texte établi par Henri Goelzer et traduit par André Bellessort, Paris, Les Belles Lettres, coll. des Universités de France, 1948, livre I, v. 602.

probable qu'elle n'aurait jamais été surprise par ce gros orage qui faillit lui être si funeste» (*JM*, p. 47). La première partie du commentaire est une référence au récit qu'Énée fait de ses aventures — pendant lequel Didon tombera amoureuse de lui — et l'orage, à la cérémonie de mariage orchestrée par Junon au livre IV de l'*Énéide*. Contrairement à ce que suggère le narrateur de *Jacques et Marie*, cette scène aura des conséquences funestes pour la reine, puisqu'elle la mènera au suicide : « Ce jour fut la première cause de sa mort, la première de ses malheurs, car ni les convenances ni sa gloire ne la touchent, et elle ne pense certes pas à un amour furtif<sup>7</sup>. »

C'est à la demande de la reine qu'Énée raconte ses aventures, « quoique [son] âme en deuil frissonne à ces souvenirs<sup>8</sup> ». Son récit s'étend sur les livres II et III de l'*Énéide*, sans que personne ne l'interrompe, et s'achève sur ces paroles du narrateur : « Ainsi, le grand Énée, unique objet de l'attention de tous, retraçait les desseins des dieux et racontait ses courses. Enfin il se tut et, terminant ici, entra dans le repos<sup>9</sup>. » Or, l'argument qu'emploie Gordon pour faire taire la veuve Trahan est justement « qu'elle était épuisée, et qu'une pareille narration ne pourrait que renouveler ses douleurs ; que dans ce moment elle devait surtout songer à prendre du repos » (*JM*, p. 47). Le lecteur de Virgile se souvient de l'intérêt que montrait Didon pour les aventures des Énéades, et cette allusion à l'*Énéide* sert d'élément comique pour accentuer l'ennui que ressent Gordon.

On notera encore que, dans la suite du texte, Gordon s'adressera à la veuve Trahan en l'appelant « la mère » (*JM*, p. 48), employant ainsi une expression familière ; cela n'est pas sans rappeler la fin du récit d'Énée évoqué par la référence intertextuelle, puisque Virgile emploie les termes latins « pater Aeneas ». C'est un procédé qu'il faudrait étudier de façon systématique dans une perspective plus large, car on le retrouve également dans *Les anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé<sup>10</sup>. Partant d'une

7. Virgile, *Énéide*, ouvr. cité, livre IV, v. 169-171 : « Ille dies primus leti primusque malorum/causa fuit; neque enim specie famave movetur/nec jam furtivom Dido meditatur amorem ».

8. Virgile, *Énéide*, ouvr. cité, livre II, v. 12 : « quamquam animus meminisse horret ».

9. Virgile, *Énéide*, ouvr. cité, livre IV, v. 716-718 : « Sic pater Aeneas intentis omnibus unus/fata renarrabat divom cursusque docebat./Conticuit tandem factoque hic fine quievit ».

10. Philippe Aubert de Gaspé, *Les anciens Canadiens*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1994, p. 60-61. Je pense ici notamment au conte des sorciers de

référence assez claire qui fonctionne comme un signal, Bourassa — comme Aubert de Gaspé — dissémine dans son texte des termes que l'on avait dans les intertextes : *pater Aeneas* ou *sparsa gens* en sont d'excellents exemples. Ce procédé, qui devait être parfaitement lisible pour les lecteurs de l'époque, témoigne d'une réelle connaissance des classiques latins de la part des auteurs actifs dans les années 1860.

Cette seule référence explicite à l'*Énéide* — le prologue mis à part — ne permet pas de montrer comment Bourassa s'en inspire. En revanche, les questions relatives à la thématique et au genre permettent de rapprocher les deux œuvres. D'un point de vue thématique, l'*Énéide* relate ainsi les errances des Troyens, la fondation mythique de Rome et les difficultés de l'exil rencontrées par Énée, son fondateur, en raison notamment des embûches tendues par les dieux :

Je chante l'horreur des armes de Mars et l'homme qui, le premier, des bords de Troie vint en Italie, prédestiné, fugitif, et aux rives de Lavinium : ayant connu bien des traverses et sur terre et sur l'abîme sous les coups de Ceux d'en haut, à cause de la colère tenace de la cruelle Junon, il souffrit aussi beaucoup par la guerre comme il luttait pour fonder sa ville et installer ses dieux dans le Latium ; d'où la race latine, les Albains nos pères et les murs de la haute Rome <sup>11</sup>.

L'œuvre est commandée par Auguste, qui promet une ère nouvelle au peuple romain après des années de guerres civiles. Elle montre que le destin exceptionnel du peuple romain est une décision divine et permet de légitimer le pouvoir d'Auguste en le faisant descendre d'Énée et, de ce fait, de Vénus et de Jupiter. De même, *Jacques et Marie* raconte l'exil des Acadiens, leur séparation (on se

---

l'île d'Orléans de José Dubé (chapitres III et IV). Le conteur explique que ces créatures n'avaient qu'un seul œil, « comme ces *cyriclopes* (cyclopes) dont votre oncle le chevalier, M. Jules, qui est un savant, lui, nous lisait dans un gros livre, tout latin comme un bréviaire de curé, qu'il appelle son Vigile. » Les termes « *cyriclopes* » et « Vigile » fonctionnent comme des signaux avertisseurs, et l'on s'aperçoit que la description de ces créatures reprend de nombreux termes de la description du cycle Polyphème du livre III de l'*Énéide*.

11. Virgile, *Énéide*, ouvr. cité, livre I, v. 1-7 : « at nunc horrentia Martis/arma virumque cano, Troiae qui Primus ab oris/Italiam fato profugus Laviniaque venit/litora, multum ille et terris jactatus et alto/vi superum saevae memorem Junonis ob iram/multa quoque et bello passus, dum conderet urbem/inferretque deos Latio, genus unde Latinum/Albanique patres atque altae moenia Romae ».

souvent que les Anglais avaient pris soin de séparer les membres d'une même famille en les faisant embarquer sur les navires), leur errance pour trouver une nouvelle patrie et, plus généralement, les souffrances que leur firent subir les Anglais. Bourassa écrit ainsi dans son prologue: « [ce récit] rappellera le plus fidèlement possible l'existence éphémère d'un peuple que la Providence semblait destiner à une vie nationale plus longue et plus heureuse, tant elle avait mis en lui de foi, d'amour et d'énergie » (*JM*, p. 7). Par ailleurs, si le destinataire principal de Virgile était Auguste, ceux de Bourassa sont les descendants des Acadiens déportés :

Il peut se faire, aussi, que mon livre n'ait pas la fortune de l'Énéide. Dans ce doute légitime, je ne commencerai pas par le dédier aux Césars modernes : je me contenterai d'en faire l'hommage aux petits-enfants des proscrits acadiens, à ceux qui ont conservé l'héritage précieux que leurs pères leur avaient laissé dans ce pays. (*JM*, p. 8-9)

Du reste, la nature du projet littéraire lui-même permet également d'établir une comparaison entre *Jacques et Marie* et l'*Énéide*. Pour créer une littérature propre à l'ère augustéenne, Auguste s'est entouré de nombreux poètes. Virgile fait partie de ces artistes qui gravitent autour du pouvoir et c'est son épopée en hexamètres dactyliques qui donnera à la poésie latine ses lettres de noblesse. Bourassa se retrouve dans une situation comparable : il participe à un mouvement de fondation de la littérature canadienne-française, légitimant le roman qui avait mauvaise presse au XIX<sup>e</sup> siècle et, pour reprendre les mots de Roger Le Moine, « [suit] les conseils des critiques ultramontains et [obéit] à une sorte d'instinct national<sup>12</sup> ».

L'*Énéide* constitue donc une forme de modèle pour Bourassa, mais force est de constater que ce n'est pas la seule œuvre virgilienne dont il s'inspire. L'un des traits marquants de *Jacques et Marie* est, en effet, l'importance accordée à la nature dans le portrait qu'il fait de l'Acadie, ce qui permet de rapprocher ce roman des *Bucoliques* de Virgile, en particulier des deux premières églogues.

---

12. Roger Le Moine, *Napoléon Bourassa*, ouvr. cité, p. 101.

### Le modèle bucolique : de l'Arcadie à l'Acadie

Dans la première partie du texte, Bourassa raconte ce qui se passe avant la Déportation des Acadiens, plus précisément entre le départ de la famille Hébert et le retour de Jacques à Grand-Pré. La description de la nature, des champs, des forêts et des produits de la terre occupe une grande place dans le texte. Comme le mentionne Andrea Cabajsky<sup>13</sup>, il s'agit pour Bourassa de montrer que les Acadiens vivent en parfaite harmonie avec la nature, dans un véritable âge d'or. Caractérisée par l'abondance, cette période précédant la Déportation est idyllique et ce tableau enchanteur servira, par effet de contraste, à mieux marquer les atrocités dont les Anglais sont capables. Un exemple : « L'isolement où se trouvaient ces colonies ; le nombre encore peu considérable des habitants ; leur vie sédentaire, surtout à Grand-Pré ; leur industrie, leur économie, la surabondance des produits agricoles, le grand nombre des enfants, la pureté et la simplicité des mœurs, tout cela rendait les rapports sociaux faciles et agréables [...] » (*JM*, p. 20).

À quelques exceptions près, les descriptions que Bourassa propose aux lecteurs pourraient s'appliquer à n'importe quelle campagne : aucun des fruits, des arbres ou des animaux qu'il mentionne ne sont particuliers à la Nouvelle-France. Ce qui importe n'est pas tant de donner une réelle couleur locale à la campagne, mais plutôt d'insister sur le cadre pastoral dans lequel vivaient les Acadiens. Cette description d'un âge d'or acadien est contrebalancée par des passages où s'accumulent les détails historiques et qui permettent à Bourassa de montrer comment l'Acadie, véritable paradis originel dans lequel tout le monde vit en harmonie, est rattrapée par l'Histoire. On peut certainement rapprocher cette technique de celle de Virgile qui, dans les *Bucoliques*, présente une Arcadie<sup>14</sup> mythique que les guerres civiles détruiront. Comme le remarque Eugène de Saint-Denis, traducteur des *Bucoliques* : « Ne sommes-nous pas plutôt dans un paysage indéterminé, qu'il vaut mieux ne situer nulle part ? Dans la patrie de la pastorale,

13. Andrea Cabajsky, « Historical Revision and Colonial Agency », art. cité, p. 81 et suiv.

14. On notera ici que la ressemblance phonétique entre la patrie de Virgile et celle de Bourassa permettait à l'auteur canadien-français de jouer sur la reprise de l'intertexte virgilien, transformant « l'Arcadie ancienne en Acadie moderne » (Rainier Grutman, *Formes et fonctions de l'hétérolinguisme dans la littérature québécoise, entre 1837 et 1899*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1993, p. 238).

sorte d'Arcadie irréelle et charmante, comme tout pays de rêve ; chimérique et artificielle, comme la pastorale elle-même<sup>15</sup> ? »

Par sa description de la nature acadienne, Bourassa fait de *Jacques et Marie* un texte bucolique, d'autant qu'il emploie une référence explicite au texte de Virgile. En effet, George Gordon écrit à son frère pour lui raconter son amour pour Marie, en empruntant « la voie de la poésie pastorale<sup>16</sup> » : « Je vais emboucher les pipeaux et chanter des couplets de bergerie ; crois-moi, mon cher frère, il n'y a que du temps de Tityre qu'on savait aimer ; en conséquence, je me fais pasteur. » Puis, il signe sa lettre : « Coridon, *berger d'Acadie* » (*JM*, p. 58). Or, le berger Coridon apparaît justement dans la deuxième églogue, alors qu'il souffre d'un amour malheureux : Gordon, qui n'a pas encore été repoussé par Marie, ne s'identifie donc à lui qu'à cause de la sonorité si voisine de leurs deux noms. Pour Grutman, « le seul personnage qui se réclame ouvertement de la culture classique est George, qui se croit Corydon dans la lettre susmentionnée à son frère<sup>17</sup> ». C'est d'ailleurs le seul personnage réellement cultivé du roman. Plusieurs passages insistent sur cette idée : « Le jeune lieutenant avait les manières obligeantes et polies d'un homme de bonne éducation » (*JM*, p. 36) ; ou encore : « étant enfant, il avait fait un assez long séjour dans les collèges classiques de Paris ; il parlait donc le français comme sa propre langue, et il ne s'en gênait pas, quand il en avait l'occasion » (*JM*, p. 36). C'est également le personnage qui évoluera le plus : profondément touché par le naturel des Acadiens et leurs mœurs simples mais vraies, ce qui représentait une sorte de punition (être cantonné à Grand-Pré) deviendra une véritable raison d'être.

La lettre de Gordon réapparaîtra à deux reprises dans le roman : elle se retrouvera entre les mains de Jacques qui lira la « pièce bouffonne » en se disant que « *Coridon*, c'est là un singulier nom pour un Anglais ! » (*JM*, p. 141). Cette incompréhension de la référence littéraire par une personne du peuple est un procédé que l'on retrouve également chez Philippe Aubert de Gaspé<sup>18</sup>, et qui

15. Eugène de Saint-Denis, « Notice », dans *Bucoliques*, texte établi et traduit par E. de Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres, coll. des Universités de France, 1967, p. 12.

16. Rainier Grutman, *Formes et fonctions*, ouvr. cité, p. 238.

17. Rainier Grutman, *Formes et fonctions*, ouvr. cité, p. 248.

18. Par exemple, José Dubé comprendra le terme latin « conticuere » (de la citation « Conticuere omnes, intentique ora tenebant », vers 1 du livre II de l'*Énéide*) comme « conte de curé » (Philippe Aubert de Gaspé, *Les anciens Canadiens*, ouvr. cité, p. 70).

permet d'introduire une touche comique dans le texte. Le narrateur explique alors : « Comme on ne traduisait pas les *Églogues* de Virgile, à Grand-Pré, du temps de Jacques, il n'avait pas compris la plaisanterie de George » (*JM*, p. 141).

Marie trouvera ensuite la lettre et la rendra à son propriétaire, car elle a bien reconnu qui se cache derrière le pseudonyme. Ce sera l'occasion de voir à quel point l'officier a changé, puisque Bourassa écrit : « George se sentit foudroyé de honte en voyant revenir ce ridicule témoignage de sa légèreté et de ses extravagances passées, dans de semblables circonstances, et par de pareilles mains : il chancela, il aurait voulu disparaître sous terre » (*JM*, p. 164). La perception qu'a Gordon du caractère bucolique de Grand-Pré évolue donc clairement au fil du roman. Comme il ne pouvait comprendre la nature acadienne au début du texte, car il venait d'une société mondaine et superficielle, il ne pouvait la décrire qu'à l'aide de références littéraires. Celles-ci lui paraîtront futiles dès le moment où il suivra l'exemple des Acadiens, qu'il considérera non plus comme un « troupeau de paysans<sup>19</sup> » (*JM*, p. 245), mais comme des êtres purs vivant en harmonie avec la nature. L'évolution du personnage sera marquée lors du banquet des officiers anglais, après la Déportation des Acadiens ; comme Gordon ne participe pas aux festivités, les officiers se moquent de lui en lui disant qu'il est « pris d'une révolution de bucoliques renforcées » (*JM*, p. 236). George lancera ses insignes militaires à la figure du commandant avant de quitter la salle. On notera encore que c'est justement Jacques, l'être sans culture, qui donnera une leçon d'héroïsme à Gordon. Tandis que les Anglais festoient, un groupe d'Acadiens en profite pour mettre le feu à leurs baraquements. Jacques, qui a vu Gordon quitter la carrière militaire, épargne son ennemi : « Vous êtes libre, dit Jacques ! Un Français ne sait pas infliger une mort ignominieuse à un ennemi respectable » (*JM*, p. 243). Gordon répond : « Merci, monsieur... après ce que nous vous avons fait, me traiter ainsi, c'est de l'héroïsme » (*JM*, p. 243).

La dimension bucolique de *Jacques et Marie* ne se limite cependant pas à la description de la nature ou aux références

---

19. Il s'agit d'une remarque d'un officier anglais lors du banquet célébrant la réussite de la Déportation des habitants de Grand-Pré. Il est possible de voir là aussi une référence aux *Bucoliques*, et en particulier à la première églogue : le berger Mélibée y était contraint à l'exil, comme les Acadiens dans *Jacques et Marie*.

intertextuelles présentes dans le texte. Bourassa donne une couleur nouvelle à ce genre en établissant un lien entre la nature, d'une part, et le caractère et la beauté des Acadiens, d'autre part, comme on peut le voir dans cette description de Marie :

Ce qui est plus probable, c'est que le grand Jacques avait trouvé, dans ses recherches, sur la figure de son amie, bien d'autres jolis problèmes à résoudre. La vie laborieuse et libre des champs, le soleil abondant, l'air vif de la mer, les émanations embaumées des bois, les rosées matinales dans lesquelles Marie avait si souvent trempé son pied, en compagnie des narcisses et des violettes ; enfin, le contact continu et l'aliment d'une nature vierge et féconde avaient donné à toute sa personne cette maturité précoce, commune à toutes les filles du pays. C'était l'union, sur une même tige, de l'éclat de la fleur qui féconde à la saveur du fruit mûrissant. (*JM*, p. 24-25)

Ce passage met en évidence l'un des deux types de comparaison que Bourassa emploie pour décrire les Acadiens. Les comparaisons naturelles sont, comme dans cet extrait, les plus fréquentes : ainsi, l'héroïne « brillait comme la dernière reinette du verger » (*JM*, p. 62) ; ou encore : « pendant qu'elle [Marie] se soulevait lentement, lentement comme une tige frêle qu'a pressée sans la briser le pied du moissonneur » (*JM*, p. 91). Il s'agit là d'une innovation de Bourassa par rapport au modèle virgilien, l'inspiration bucolique allant jusqu'à commander la description des personnages. Par ailleurs, Bourassa sollicite également des comparaisons bibliques pour décrire les Acadiens<sup>20</sup>, ce qui lui permet de renforcer l'idée suivant laquelle il s'agit d'un peuple élu. Cette idée d'élection se trouvait aussi chez Virgile, puisque le destin du peuple romain avait été décidé par les dieux<sup>21</sup>.

## Conclusion

Somme toute, la question du modèle auquel se réfère *Jacques et Marie* apparaît bien plus complexe que ce que le prologue laissait présager. L'influence virgilienne, on l'a vu, se construit sur plusieurs plans : le projet littéraire, la thématique et les descriptions sont non seulement comparables, mais Bourassa emploie encore la référence intertextuelle et, de façon plus surprenante, reprend certains termes que l'on trouvait dans les textes classiques. Au

20. Par exemple, à la p. 62, Marie est « comme la femme de Loth ».

21. Virgile, *Énéide*, ouvr. cité, livre I, v. 255-296.

demeurant, l'emploi de références classiques permet d'apporter une touche comique au texte ; en cela, Bourassa fait comme d'autres auteurs de la même période, puisque l'on retrouve ce procédé chez Philippe Aubert de Gaspé. Surtout, la référence explicite à l'*Énéide* comme modèle a très certainement une fonction de légitimation du genre romanesque et, étroitement associée à la Bible et aux *Bucoliques*, elle permet aussi à l'auteur d'insister sur la pureté des Acadiens, sur leur rapport harmonieux à la nature et à la religion, et sur leur grandeur morale. La référence virgilienne permet donc à Bourassa de construire une image du peuple acadien qui s'apparente à celle d'un peuple élu, malmené par le Destin et par les Anglais, mais qui, malgré tout, reste pieux — comme l'était le « pius Aeneas<sup>22</sup> » de Virgile.

---

22. Virgile, *Énéide*, ouvr. cité, livre I, v. 219.